

Mai

Sur mon tapis de laine, accroupie au-dessus de mon écran, mes yeux s'écarquillent. Aurélien Barrau a répondu à mon mail, une dizaine de minutes plus tard. Barrau m'a répondu ! Dans l'instant ! Mais non ! J'avais lancé une bouteille à la mer, j'ai bien dit : à la mer. J'avais présumé du silence du témoin, de l'autre marin. Tant de témoins se taisent.

Bonjour,

Merci de ton message et de ta confiance.

En effet tout cela est bien triste et sans doute épuisant.

Hélas, je n'ai aucune connexion avec des mécènes ou des personnes susceptibles de proposer des projets viables. Je garde néanmoins, évidemment, tout cela en tête. Au cas où...

Courage !!

Aurélien.

Sa réponse, aussi brève que délicate, considérante et désolée, et très polie aussi, apaise mon inquiétude sur le champ. Et voilà que je choisis, sur le tapis de laine. Barrau m'assoit. Et voilà que m'emplit du fond de la poitrine, une certaine tendresse, jusqu'aux bronches, mes bronches. Je souris. Hahaha, c'est beau. Comme si le mail de Barrau m'invitait à reconsidérer l'atmosphère, l'air. *Respiro !* Et tout à coup le printemps, jusque là si discret, m'entoure. Et voilà que le printemps se révèle, partout. Dans mon souffle, le

printemps, et tout autour, yo. Dans mon ventre. Ouai ! Mon ventre ! Et sur ma peau. Et dans cette caresse surprise, embrassée, je m'ouvre, de ouf. Et le printemps s'engouffre. En moi. Yes. C'est mon corps, yo ! Mon corps. J'inspire encore. Mai. Yeah. Moi. M'épanouie. Mais fuck yo ! Je sens que je me réunie. Mille morceaux. J'inspire encore, et mes épaules s'émeuvent, mes trapèzes, ma poitrine. Et mes épaules encore, mon cou. Mon cou, yo, jusqu'à ma nuque. Déverrouillée. Et voilà que je bascule en arrière. Slaorf. Lourde ma tête, bras ouverts. J'inspire, bordel. Mais yes. J'abandonne chaque jambe, chaque cuisse. Dépliée. Élargie. J'inspire. Encore. C'est le printemps, bordel. Yo ! Du bout des bras, je repousse un livre, du bout des jambes, un cendrier. *Cadavro* improvisé. On nomme initialement cette posture de yoga *Savasana*, mais bien souvent sans signifier que ce terme désigne la posture d'un cadavre. Position allongée donc, sur le dos. Bras et jambes ouvertes, paumes de mains vers le ciel. Moi, je l'appelle avec joie *Cadavro* ! Posture dans laquelle tu ne fais rien d'autre qu'abandonner ton esprit à ton corps, et ton corps à la pesanteur. *Savasana*. Mais avant de fermer les yeux et de retrouver le cosmos, je m'installe précautionneusement. *Ça va Sarah*. J'inspire, relève mon bassin de sorte de pouvoir déposer mon sacrum au tapis, sur toute sa surface. Mon bassin. Mon sacrum. C'est mon corps ! J'inspire. De cet ancrage au sol, je détends mon ventre, mon ventre, descends mon fessier, mon fessier, écarte les pieds à largeur de mon bassin, étire chacune de mes jambes, par le talon. Mes jambes. J'aime ça, yo ! Je reviens à mon bassin. Mon bassin, putain. Bande de connards ! Je suis en sécurité. Mille morceaux. Je suis en sécurité. J'inspire. J'étire alors mon buste, de bas en haut, en m'aidant de l'appui de mes coudes, veillant à créer le plus d'espace possible entre chaque vertèbre, et entre chaque côte. Dos entier que je

dépose de bas en haut, consciencieusement, dans toute sa longueur, et dans sa largeur. Yo ! Je prends le temps. J'inspire. Déterminée. Mon corps, mille ans, mille morceaux. Ils ne m'auront pas eue, elles ne m'auront pas achevée, non plus. Bande de connards ! Bande de salopes ! Connasses ! Iels ne m'auront jamais. Iels ne nous auront pas ! Mon corps, putain, mon corps. Mille ans, mille morceaux, mille âmes. Je suis en sécurité. Fuck yo ! Je fais alors bien attention à ma paire d'omoplates, à les plaquer sur toute leur surface au tapis. Autre point d'ancrage, pour dégager mon coeur, et mes épaules encore. Je suis en sécurité. J'inspire. J'étire mes bras à 45 degrés, mes doigts, mes paumes, et dépose le dos de mes poignets au sol. Mes poignets, bande de connards ! Tout doux. J'inspire encore, et vérifie enfin que mon corps entier est bien dans son axe, que son poids est réparti équitablement à droite, comme à gauche. J'étire enfin ma nuque, de mon buste et ma tête, dépose l'arrière de mon crâne au sol, de sorte que mon menton se dirige vers ma poitrine. Je suis en sécurité. Je me réunis. Je suis en sécurité.

Paupières closes, dans mon salon, un soir de Mai, j'expire. Sous mon corps, le tapis, lourd. Sous le tapis, le plancher, puis le 2ème étage, et le premier, la cour, le bitume, la terre. J'expire. *Abracadavra* ! Subtilement, les sons s'éveillent. J'entends le murmure du printemps, de la rue, de la nuit. J'entends rire de la terrasse du *Hazard*, parler fort. La nuit s'éveille, et il fait bon, putain. J'expire. Vive le printemps, bordel ! Mon printemps.

Ce n'est pas si grave. Ce n'est pas si grave, Sarah, puisque la paix existe, pour peu qu'on la conçoive, ensemble avec nous-même. Réunie.

Sur mon tapis de laine, je me convoque. Ma douceur infinie, ma tendresse, ma confiance, mon éternité, man. Douce. Je convoque Albert, Attar, Bowie, Byron, Chopin, Fela Kuti, Fiodor, Flaubert, Frida Kahlo, Gainsbourg, Gibran, Jeff Buckley, Lautrec, mon cousin Leny, Nina Simone, mère Teresa, Vincent et Théo Van Gogh, dans l'ordre alphabétique, spontanément, comme ma grand-mère le faisait de son vivant, pour tromper l'angoisse. Ce n'est pas si grave. Ce n'est pas si grave, puisque la paix existe. Ici mon passé, mes tragédies. Là mon histoire, et quelque part, mon destin aussi. Mon bassin. Mon bain. Mon corps. Je dis merci, putain. Merci. Je mesure le chemin parcouru, dedans et encore. Je mesure ce qu'il reste encore à parcourir. La paix existe, pour peu qu'on la conçoive. Je convoque alors l'enfant entier, la mère absolue, les pères absents, l'univers, l'injustice, la cruauté cosmique et la haine. Et la mort bien sûr. Merci. Encore ! Merci. Ce n'est pas si grave. Je convoque enfin mes soeurs, mes frères et mes enfants. Je convoque la paix, la rage, la joie, l'amour et la colère. Je convoque la raison, la grâce, l'angoisse, le réel.

Il y a bien un plafond, ma cocotte. Plafond à la française, classique du centre-ville grenoblois du 17ème, chérie.

Il y a bien un plafond, et il m'excite encore.